

Je m'appelle Arlette et j'ai survécu à Auschwitz



1. L'histoire de Mala

- 5 Mala était une prisonnière belge, d'origine polonaise, et parce qu'elle parlait couramment allemand et polonais, elle avait eu un poste dans l'administration allemande. Et là, elle essayait d'aider les gens comme elle pouvait, avec des médicaments, ou peut-être un meilleur travail. Elle représentait tout ce qu'il y avait d'humain dans le camp.
- 10 Un jour nous avons appris, « Mala s'est enfuie ». Et nous avons pensé, « Si quelqu'un peut arriver à s'enfuir, c'est bien Mala ». Elle avait contact avec le camp des hommes et avec la résistance polonaise, et elle et un homme du camp des hommes avait reçu un uniforme allemand et ils étaient tout simplement sortis du camp sans problèmes. Mais malheureusement, ils ont été reconnus et un soir après le travail, on nous a réunis
- 15 et nous devions assister à l'exécution de Mala. Mala devait être pendue. Mais Mala a réussi à se libérer, a donné une gifle au chef du camp et elle a essayé de prendre quelque chose de pointu dans ses cheveux. C'était sans doute une lame de rasoir. Elle a voulu ouvrir ses artères, mais elle a été arrêtée car Mala ne devait pas avoir une mort aussi douce. On l'a emmenée et quelques jours après, nous avons appris qu'elle avait
- 20 été brûlée vive au crématorium.

2. La famille

- 25 Je m'appelle Arlette, je suis Française. Je suis née à Paris en 1924 dans une famille française juive qui avait habité en France depuis plus de deux siècles, plus de deux cents ans. Un de mes ancêtres est né en 1748 dans l'est de la France. Mon père a été soldat pendant la première guerre mondiale et on ne faisait pas de différence entre nous, entre les Français catholiques ou protestants ou juifs. D'ailleurs on ne disait jamais juif, on disait israélite. Le mot juif a commencé seulement à paraître après la guerre.
- 30

3. Premiers signes de danger

- 35 Le premier signe d'un danger possible ça a été en décembre 1940. J'allais au lycée et mon professeur de français, ça veut dire de littérature française, était juive et les Juifs n'avaient plus le droit d'être professeurs, dans l'ensemble n'avaient pas le droit d'être fonctionnaires. Alors mon professeur s'est arrêtée, elle est rentrée dans la Résistance en France et pour cette raison elle a été arrêtée et décapitée, exécutée à Cologne, peu de temps après.
- 40 Mais la vie a continué, normale, j'allais au lycée, mon père travaillait jusqu'en décembre 1941. Là il y eu une grande rafle, beaucoup d'arrestations d'hommes et surtout d'hommes de vieilles familles françaises. Et nous avons commencé à comprendre que Paris où nous habitions n'était peut-être pas le meilleur endroit pour mon père.

45 La France à ce moment était partagée en deux groupes : le nord était occupé par les troupes allemandes, le sud était ce qu'on appelait la zone libre, il n'y avait pas de soldats allemands mais il y avait à Vichy, au centre de la France, un gouvernement qui prenait les ordres des autorités d'occupation.

50 Mon père est parti, mais ma mère et moi nous sommes restées à Paris parce que je devais passer le bachot au printemps 1942. Il n'y a pas eu de grands problèmes pendant ces six mois, le seul a été que nous devions porter une étoile, une étoile jaune en tissu et la coudre sur notre manteau si nous sortions. Ce n'était pas très agréable et je me rappelle que j'essayais de cacher l'étoile avec une écharpe quand j'étais dans la rue.

55

4. La fuite

En juillet 1942 j'avais fini le bachot et nous avons décidé, ma mère et moi, de rejoindre, de retrouver mon père dans la zone sud.

60 Alors un beau jour nous avons quitté Paris, ma mère et moi, comme des touristes, c'est-à-dire que ma mère avait une valise et moi une boîte en carton avec l'argenterie, les couteaux, les fourchettes qui avaient beaucoup de valeur. Nous sommes allées à la gare à Paris où, heureusement, il n'y avait pas de contrôle ce jour-là et nous sommes arrivées dans un petit village, Saint Pierre du Moûtier, où les personnes qui allaient nous aider nous attendaient.

65

Mais passer d'une zone à l'autre n'était pas une chose facile. Il y avait une frontière, gardée par des Allemands d'un côté, des Français de l'autre, et nous n'avions pas d'Ausweis, d'autorisation, permission pour passer cette frontière. Mais les personnes qui habitaient juste au sud de la frontière, en zone libre, pouvaient, eux, traverser. Il y avait un pont, ils pouvaient traverser en bicyclette ou à pied, pas en voiture parce que les voitures étaient défendues.

70

75 Donc, pas question pour nous de traverser la Loire par le pont qui était défendu. Alors la seule possibilité, la seule chose que nous pouvions faire, c'était d'entrer dans le fleuve. La Loire est un fleuve qui a très peu d'eau en été, nous étions au mois de juillet, et je trouvais très amusant d'entrer dans l'eau. Nous avons évidemment un maillot de bain. Les gens qui nous aidaient ont pris notre bagage et nous avons traversé la Loire pour aller en zone libre.

80

5. En zone libre

85 De l'autre côté de la frontière la vie était beaucoup plus facile, plus agréable, très différente de la vie à Paris. Nous ne savions pas où habiter, nous n'avions aucun contact avec cette région mais ce devait être une ville avec une université, car je devais continuer mes études. Par hasard la ville a été Clermont-Ferrand au centre de la France. Nous avons aussi, par hasard, habité dans un petit hôtel, une petite pension de famille que les Allemands auraient sûrement beaucoup aimé venir visiter parce qu'il y avait presque seulement des Juifs, des communistes et des soldats qui avaient été arrêtés dans un camp et qui s'étaient enfuis, qui s'étaient sauvés.

90

95 Mais il n'y a jamais eu de problèmes et c'est après la guerre que nous avons appris pourquoi. Le patron de l'hôtel disait toujours, « Ne venez pas voir ma chambre, c'est un vrai désordre. » Mais en réalité il était dans la Résistance, il avait un poste de radio pour parler avec Londres en Angleterre et quelquefois la Résistance lui disait, « Maintenant les Allemands arrivent dans votre village » et nous partions tous dans les fermes autour de l'hôtel.

6. L'arrestation

100 Cette vie assez agréable a continué jusqu'au 25 novembre 1943. Un matin à l'université nous avons vu des soldats allemands qui entouraient l'université et qui tout de suite ont crié « Raus » et nous ont fait sortir très vite dans la cour. Nous étions très nombreux et après quelques heures nous sommes passés devant deux personnes : l'une c'était une jeune femme de la Gestapo et l'autre un étudiant français d'une famille de militaires
105 français qui avait été dans la Résistance mais qui avait été arrêté par les Allemands et qui avait dû choisir : ou bien travailler avec les Allemands ou bien être fusillé. Il a très bien travaillé avec les Allemands, car beaucoup d'arrestations ont été dirigées par lui, mais après la guerre il a été fusillé comme traître. Donc ils partageaient les gens et je suis montée avec un groupe dans un camion allemand et nous sommes partis dans une
110 caserne qui était tout près.

De cette caserne, au bout d'une quinzaine de jours, nous sommes repartis en train, un train tout à fait normal, le train de nuit Clermont-Ferrand Paris. Nous sommes arrivés à Paris un matin très tôt où on voyait les gens aller au travail et je me rappelle un
115 concierge qui traînait une caisse pour les ordures, c'était le signe de la vie normale à laquelle nous ne pouvions pas participer.

On nous a emmenés à Drancy qui est un camp au nord de Paris pour réunir les Juifs et qui était gardé par des gendarmes français, pas d'Allemands. Les Allemands étaient au
120 dehors.

La vie du camp n'était pas spécialement dure. Il fallait faire le ménage, nettoyer nos chambres et éplucher les pommes de terre et les carottes pour nous-mêmes. Mais j'ai eu la chance avec une de mes camarades de travailler dans la salle à manger des
125 enfants. L'avantage était évidemment que c'est plus amusant de travailler avec des enfants que d'éplucher des pommes de terre toute la journée. Et aussi nous avons pris quelques kilos, mais nous avons pensé que peut-être ce serait utile plus tard.

7. En route vers Auschwitz

130 Nous savions bien que nous ne pouvions pas rester toujours à Drancy mais nous ne savions absolument pas ce qui pourrait se passer après. Mais un matin de janvier 1944 nous avons été réunis et emmenés en camion devant des wagons de bestiaux fermés. On nous a poussés vers l'intérieur. Nous ne savons pas combien nous étions, 50-60. Il y avait un tonneau pour l'eau, un tonneau pour la toilette. Il y avait des jeunes, des vieux,
135 des malades, des enfants. Tout le monde criait ou pleurait. Finalement les soldats allemands ont fermé les portes et nous avons roulé pendant trois jours et trois nuits vers l'est.

Vous pouvez imaginer l'atmosphère dans ces wagons. Nous avions de la nourriture dans les valises, mais nous n'avions vraiment pas faim car l'air était épouvantable. Si bien que
140 quand le train s'est enfin arrêté et qu'on a ouvert les portes c'était comme une libération. Nous avons pu respirer l'air froid, c'était la nuit, il y avait sur le sol un mélange de neige et de boue et on nous a dit que nous étions en Pologne, entre Auschwitz et Birkenau.

145 Il a fallu sortir des wagons, « schnell, schnell », on nous disait tout le temps d'aller vite et nous étions battus quand nous ne comprenions pas ce qu'il fallait faire. Nous avons des valises avec des étiquettes avec notre nom, mais les valises nous les avons laissées dans un grand tas, une petite montagne. Nous avons pensé que c'était une idée bizarre, une drôle d'idée, parce que ce serait difficile de les retrouver. Mais ce n'était pas un
150 problème car nous ne devons jamais retrouver nos valises.

Il a fallu nous mettre en rangs, cinq et cinq, devant des officiers allemands qui nous ont choisis. Si nous étions jeunes, c'est-à-dire au maximum 30 ans, et si nous étions fortes et si nous avions l'air en bonne santé, nous avons dû aller vers la gauche pour marcher jusqu'au camp qui était à deux kilomètres. Mais si on était plus vieux ou très vieux, si
155 c'était une famille ou si c'étaient des enfants, ces personnes ont dû monter dans un camion parce que, nous ont-ils dit, ils ne seraient pas fatigués pour marcher jusqu'au camp. En réalité, nous avons appris après que toutes ces personnes étaient envoyées directement à la chambre à gaz.

160

8. L'arrivée à Auschwitz

Nous sommes donc partis à pied vers le camp et quand nous sommes arrivés devant le bâtiment de l'administration c'était encore la nuit et il a fallu attendre qu'on vienne s'occuper de nous. Quand le personnel est arrivé il s'est passé trois choses :

165

La première c'est qu'on nous a fait un tatouage sur le bras, 74853, qu'il fallait reconnaître si on appelait notre numéro en allemand et aussi en polonais parce qu'il y avait beaucoup de Polonais. Et nous avons compris à ce moment que nous n'étions plus une personne mais un numéro.

170

La deuxième chose qui s'est passée, c'est que nous avons visité une coiffeuse. Une coiffeuse qui n'avait certainement pas fait de grandes études de coiffeuse, car elle a pris d'abord des ciseaux et a coupé nos cheveux très courts et après un rasoir et elle nous a rasés absolument sans cheveux. On nous a dit que c'était par hygiène. Nous avons
175 aussi pensé que c'était psychologique, parce que sans cheveux nous ne nous reconnaissons pas. Nous n'étions pas très belles à voir.

180

La troisième chose était que nous devions prendre une douche. Il a fallu d'abord enlever nos vêtements. Nous avons essayé de les mettre bien pliés pour les retrouver, mais « non non » ce n'était pas nécessaire, nous recevions des gifles, nous étions battues parce que nous n'allions pas assez vite et que nous ne comprenions pas les ordres. Ces vêtements nous ne devions jamais les revoir. Nous avons pris une douche, plusieurs personnes sous une même douche et sans savon et sans serviette. En sortant de la
185 douche nous avons reçu un paquet de vêtements, mais des vêtements qui n'étaient pas du tout pour notre taille et nous avons vraiment l'air de vagabonds. Je me rappelle une camarade, une élégante Parisienne, qui est arrivée avec un manteau de fourrure, de beaux cheveux blonds et comme nous toutes elle était complètement transformée.

190

Alors on nous a emmenées à notre nouvelle maison, c'était une grande maison d'un seul plan en bois et l'intérieur était divisé en ce qu'on appelait des « Stube », c'est-à-dire c'étaient des lits à trois étages, environ deux mètres sur deux, et à chaque étage nous étions six ou sept, cela dépendait du nombre de prisonnières dans le camp. Il y avait un matelas en paille et une couverture pour dormir, mais il faisait assez froid et c'était difficile de s'endormir.

195

Dans chaque « Block » il y avait un chef de Block qui était très dure avec nous parce qu'elle avait des privilèges et elle ne travaillait pas, elle mangeait mieux, elle avait des vêtements plus confortables et pour garder ces privilèges elle était spécialement dure avec nous. Et dans chaque « Stube » il y avait aussi une chef qu'on appelait « Stubova »
200 et qui, pour les mêmes raisons, ne nous rendait pas la vie très facile.

205 **9. La vie au camp**

La vie au camp commençait à 4 heures du matin environ, d'après ce qu'on nous a dit, car nous n'avions pas de montre. On nous avait pris notre montre et tous nos bijoux à l'arrivée. La journée commençait par un appel où nous étions debout et il fallait compter toutes les personnes dans le camp. Ça prenait très longtemps parce que s'il y avait une
210 erreur quand les résultats étaient donnés au bureau allemand, il fallait tout recommencer. Alors cela prenait environ deux heures. Après nous partions travailler.

Pour nous les nouvelles arrivées, le travail c'était ce qu'on appelait
« Ausserkommando ». Nous travaillions dehors au froid dans la neige. D'abord il fallait
215 marcher pour sortir du camp devant un orchestre qui jouait pour nous et commencer un travail tout à fait inutile. Par exemple avec un petit marteau taper sur une pierre pour la casser. Un jour où je ne pouvais pas, le soldat allemand qui nous surveillait m'a pris le marteau et a tapé sur la pierre mais il n'a pas réussi, lui non plus, à la casser. Un autre travail dont je me souviens, c'est par exemple une caisse avec deux bâtons devant et
220 deux derrière et il fallait remplir avec le mélange de neige et boue et porter cette caisse à deux un peu plus loin, vider et recommencer. Et nous travaillions ainsi pendant douze heures avec une pause pour le déjeuner.

Le déjeuner c'était une soupe tiède et assez liquide et si on avait de la chance il y avait peut-être une carotte ou un bout de betterave dedans. Et puis nous recommençons à
225 travailler et nous revenions au camp devant l'orchestre et de nouveau un appel d'environ deux heures.

A ce moment nous recevions notre dîner, un morceau de pain, de pain noir. J'ai pesé après la guerre le pain : environ 250 grammes. Et une fois par semaine dessus un
230 morceau de margarine ou un peu de confiture. C'était tout ce que nous recevions comme nourriture dans la journée : la soupe à midi et le pain le soir. Le soir nous avions aussi à boire ce qu'ils appelaient du thé. Cela ne ressemblait pas au thé mais c'était quelque chose qu'on pouvait boire parce que c'était défendu de boire de l'eau. On avait peur du typhus.

235 Nous avons toujours peur d'être malade. Evidemment, quand on travaille dans le froid avec de mauvais vêtements. Il y avait un hôpital, un petit hôpital que nous appelions « Revier », avec de bons médecins, parce qu'ils étaient tous formés dans les différents pays, mais il n'y avait pas de médicaments, ou très peu, et surtout on risquait d'être plus
240 malade après qu'avant parce qu'on mettait deux personnes dans le même lit avec deux maladies différentes. Et surtout le danger c'était que l'hôpital, étant très petit, il était vite plein et les Allemands avaient une manière très rapide de faire de la place : tout l'hôpital était envoyé à la chambre à gaz. C'était une question de chance de ne pas tomber malade.

245 Une autre chose dont nous avons aussi très peur, c'était ce qu'on appelait les sélections. Si les autorités allemandes en avait envie, on nous faisait passer nues devant des médecins allemands et s'ils trouvaient qu'on était trop maigre ou qu'on avait l'air malade on était envoyée directement à la chambre à gaz. J'ai eu la chance d'être du bon
250 côté avec mes amies.

10. Comment survivre à Auschwitz ?

255 Avec ce que je viens de vous raconter, vous pouvez vous étonner que je sois encore en vie aujourd'hui, et certainement ça n'aurait pas été possible s'il ne m'était pas arrivé quelque chose d'heureux dans cette triste vie. Une de mes camarades d'université était une fille grande et forte qui parlait allemand et elle a été choisie pour pousser des tonneaux de soupe depuis la cuisine jusqu'à une usine. A cette usine elle a rencontré un

260 Français qui l'a fait entrer à l'usine et le lendemain on a appelé le matin à l'appel mon numéro et celui de mon autre amie, et nous avons commencé toutes les deux aussi à travailler à l'usine.

Alors le matin où nous sommes arrivées à l'usine, mon amie et moi, nous avons encore eu de la chance parce que la secrétaire allemande n'était pas là et c'était une Luxembourgeoise qui nous a reçues et elle nous a dit tout doucement dans
265 l'oreille, »Dites que vous avez 14 ans. « L'avantage à 14 ans c'est qu'on travaillait toujours le jour, pas la nuit, ce qui est plus fatigant et nous étions assises à une table, une longue table où le travail était assez facile.
Pourquoi, comment cela s'est passé je l'ai seulement compris en 1995.

270 Le 27 janvier 1995 c'étaient les 50 ans de la libération d'Auschwitz et à la télévision française j'ai vu un homme qui parlait et qui a dit qu'il avait aidé trois étudiantes de Clermont-Ferrand à entrer à l'usine. J'ai pensé que c'était sûrement lui et que c'était à cause de lui, grâce à lui, que nous vivions.

275 Alors j'ai cherché à le retrouver. Ça a été assez long parce qu'il avait quitté Paris pour Jérusalem. Mais un beau jour j'ai pu téléphoner à Jérusalem et alors j'ai appris comment les choses s'étaient passées pour moi.

Quand il est arrivé à Auschwitz, il était élève ingénieur et jouait du violon. Parce qu'il jouait du violon, il est d'abord entré dans l'orchestre dont j'ai déjà parlé, puis ensuite à
280 l'usine parce qu'il était étudiant ingénieur. Quand il est arrivé à l'usine, l'ingénieur en chef, qui était un civil allemand, lui a demandé qu'est-ce qu'il avait fait pour arriver à Auschwitz. Et il a répondu, « Seulement être né Juif ». Alors l'ingénieur allemand a répondu : »C'est la culture allemande. Je vais faire tout ce que je peux pour aider tous ceux que je peux aider mais je dois faire attention parce que si c'est découvert, je serai à votre place. « C'était un petit Schindler dont on a beaucoup parlé.

285

11. Les amies

C'était très important de rester avec ses amies et nous avons eu beaucoup de chance que, avec toutes les sélections qu'il y a eu, nous avons pu rester ensemble trois
290 camarades de l'université. C'était très important parce que, peut-être par hasard peut-être exprès, les Allemands nous avaient mises toutes ensemble de différents pays. Il y en avait de Pologne, de Tchécoslovaquie, de l'Union Soviétique, d'Ukraine et nous ne parlions pas la même langue, nous ne nous comprenions pas. Il y avait beaucoup de jalousie, surtout pour celles qui venaient de l'ouest qui étaient arrivées plus tard dans
295 les camps. Les autres avaient beaucoup souffert et elles étaient un peu amères et ne nous aimaient pas beaucoup. Alors nous restions surtout entre nous des Françaises, des Belges et aussi deux Italiennes qui sont arrivées plus tard. Seulement plus tard parce que l'Italie sous Mussolini n'envoyait pas de Juifs à Auschwitz. C'est seulement quand les Allemands ont occupé l'Italie qu'elles sont venues.

300

Nous savions à peu près comment la guerre se passait par les nouveaux arrivés. Ainsi nous avons su que Paris avait été libéré en août 1944, mais pour nous, la France et Paris c'était très loin. Nous étions dans le camp et nous ne savions pas ce que les Allemands avaient préparé pour nous.

305

12. La marche de la mort

Ce que les Allemands avaient préparé pour nous, c'était ce que nous avons appelé plus tard la marche de la mort. Il fallait sortir du camp et marcher dans la neige sans manger
310 et si on ne marchait pas on était abattu, tiré avec un revolver. La seule chose que nous pouvions manger, c'était la neige qui était le long de la route. Nous avons marché plusieurs jours, nous ne savons pas exactement combien. On s'arrêtait un peu mais on

ne rentrait pas dans une maison, jusqu'à ce qu'on arrive finalement devant des wagons à bestiaux qui étaient ouverts et aussi pleins de neige. Avec eux on a roulé vers l'ouest pour arriver au camp de Ravensbrück. Là rien n'était préparé pour nous. Alors on a continué à vivre dehors et à manger de la neige. Plus tard on nous a partagées entre différents camps. Je suis allée, heureusement, toujours avec mes amies dans une petite ville qui s'appelle Malchow. Ce n'était pas un camp de travail, ce n'était pas non plus un camp avec des crématoires, mais quand on ne travaillait pas le résultat c'est qu'on mangeait encore moins, si c'est possible. Nous passions le temps à faire des menus, à nous donner des recettes, si un jour nous revenions à la maison.

Nous avons aussi vu les autobus blancs de la Croix-Rouge suédoise. Il n'y avait pas de prisonniers scandinaves, je crois. Je ne sais pas qui est parti, mais en tout cas pas nous. Ils ont promis de revenir mais fin avril début mai, c'était le chaos sur les routes allemandes et ils ne sont jamais revenus.

Au début de mai 1945 les Russes approchaient et les Allemands avaient très peur des Russes, parce qu'ils avaient été eux-mêmes très féroces en Union Soviétique. Ils avaient peur des représailles. Alors nous sommes sorties du camp et nous avons marché, mais cette fois-ci, d'bord c'était le printemps et puis nous savions que c'était bientôt fini. La première nuit nous avons dormi dans la forêt. Plusieurs fois, à cause de notre diarrhée, nous avons été seules dans la nature, mais nous avons préféré rester en groupe parce que nous disions que si les Russes arrivaient, nous ne pourrions pas leur expliquer qui nous étions.

Le deuxième jour nous avons encore marché et nous avons dormi dans une ferme. Les fermiers avaient aussi peur des Russes. Ils étaient partis. Alors nous étions sept Françaises et Belges qui ont occupé une chambre dans la ferme et dans la ferme il n'y avait alors que nous et les vaches. Nous aurions bien aimé boire du lait mais nous étions toutes des filles de grande ville et nous n'avons pas osé nous approcher des vaches. Alors les vaches ont dû attendre que leur propriétaire revienne.

Au bout d'environ une semaine nous avons pensé que personne ne savait où nous étions et qu'on pourrait rester là peut-être longtemps, oubliées de tous. Alors nous nous sommes mises en marche et au cours de la matinée, nous avons vu dans un petit village un drapeau français en dehors d'une maison. Nous avons frappé à la porte et nous avons appris que c'était un « Offlag », un camp d'officiers français qui étaient libérés et qui allaient rentrer en France et qui allaient bien s'occuper de nous.

350 **13. Le retour à Paris**

On nous a emmenées dans un grand hôtel à Paris, l'Hôtel Lutécia, et là, la première personne que j'ai vue en arrivant que j'ai vue de dos, c'était une de mes camarades de classe qui était là pour accueillir les déportés. Et à ce moment-là j'ai eu un peu de panique en me disant, « Maintenant je vais savoir ce qui est arrivé avec mes parents », mes parents dont je n'avais pas de nouvelles depuis un an et demi. Mais quand elle s'est retournée et qu'elle m'a vue elle m'a dit, « Mais tes parents ils sont revenus, ils sont dans votre appartement ». Je n'avais pas vraiment la notion du temps. Paris avait été libéré déjà 8 mois auparavant et mes parents étaient rentrés chez eux. Elle dit: « Je vais leur téléphoner ». Mais elle ne pouvait pas leur téléphoner directement parce que notre téléphone avait été interrompu pendant la guerre. Mais elle a téléphoné dans le même immeuble à deux étages plus haut.

Très tôt le matin, c'était le 22 mai 1945, un très beau matin de printemps, toutes les fenêtres étaient ouvertes et par la fenêtre ouverte mes parents ont entendu la dame qui a pris le téléphone crier, « Arlette est revenue »! Evidemment elle est venue tout de

suite sonner chez mes parents et leur dire qu'ils pouvaient venir me chercher à l'Hôtel Lutécia.

370 J'étais donc la première qu'on connaissait qui rentrait des camps et tout le monde, famille et amis, voulait m'aider au maximum. M'aider ? La meilleure façon de m'aider c'était de me donner quelque chose à manger parce que Paris au printemps 1945 était extrêmement pauvre et c'était très difficile de trouver de la nourriture. Alors tout le monde arrivait avec des paquets, des valises, pleines de bonnes choses et je mangeais beaucoup. Je mangeais aussi la nuit. Je préparais une assiette à côté de mon lit avec de
375 la nourriture pour deux fois, mais quand je me réveillais la première fois je mangeais tout en me disant comme ça je pourrais dormir le reste de la nuit. Mais je ne pouvais pas et je me relevais pour aller chercher encore plus. Alors le résultat a été très clair : Je pesais 30 kilo quand je suis rentrée et quelques mois après j'en pesais 70.

380

14. La vie après

Je crois que c'était très important la manière dont nous avons recommencé une vie normale avec la famille et les amis qui nous entouraient et s'occupaient de nous. J'ai retrouvé plus tard une camarade belge qui était rentrée toute seule à Bruxelles, sans
385 famille, sans amis, et elle était encore assez amère.

Mais il n'y avait évidemment pas d'aide psychologique à ce moment. Ça m'amuse toujours de dire cela parce que ma fille est psychologue et je ne veux pas dire du mal des psychologues, ils sont très utiles, mais dans notre cas, nous avons pu continuer et
390 reprendre plutôt une vie normale sans aide. J'ai trois amies qui datent de cette époque au camp et je crois que nous quatre, nous avons pu continuer la vie, la vie qui était normale pour tout le monde.

15. Pourquoi en parler ?

J'ai commencé à parler de ce que j'avais vécu pendant la guerre en 1990, et maintenant j'ai fait environ 210 conférences à ce sujet.
Quand on m'a demandé j'ai d'abord refusé. Je n'avais pas envie de remuer de vieux souvenirs. Mais j'ai pensé après que c'était peut-être une mauvaise décision, que
400 certaines personnes pensent que, prétendent que Auschwitz n'a jamais existé. Et un politicien de droite en France, Le Pen, dit que c'était un détail. C'est pourquoi j'ai commencé et que j'espère continuer tant que j'aurai la force et tant qu'il y aura de l'intérêt et qu'on me demandera de venir.